

Henning Mankell, né en 1948, est romancier et dramaturge. Depuis une dizaine d'années, il vit et travaille essentiellement au Mozambique – « ce qui aiguise le regard que je pose sur mon propre pays », dit-il. Il a commencé sa carrière comme auteur dramatique, d'où une grande maîtrise du dialogue. Il a également écrit nombre de livres pour enfants, couronnés par plusieurs prix littéraires, qui soulèvent des problèmes souvent graves et qui sont marqués par une grande tendresse. Mais c'est en se lançant dans une série de romans policiers centrés autour de l'inspecteur Wallander qu'il a définitivement conquis la critique et le public suédois. Cette série, pour laquelle l'Académie suédoise lui a décerné le Grand Prix de littérature policière, décrit la vie d'une petite ville de Scanie et les interrogations inquiètes de ses policiers face à une société qui leur échappe. Il s'est imposé comme le premier auteur de romans policiers suédois. En France, il a reçu le prix Mystère de la Critique, le prix Calibre 38 et le Trophée 813.

Henning Mankell

LA CINQUIÈME
FEMME

ROMAN

*Traduit du suédois
par Anna Gibson*

Éditions du Seuil

TEXTE INTÉGRAL

TITRE ORIGINAL

Den femte kvinnan

ÉDITEUR ORIGINAL

Ordfront Förlag, Stockholm

© Henning Mankell, 1996

ISBN original : 91-7324-560-7

Cette traduction est publiée en accord avec Ordfront Förlag AB,
Stockholm, et l'agence littéraire Leonhardt & Høier, Copenhague

ISBN 978-2-02117-881-4

(ISBN 2-02-037292-4, 1^{re} publication)

© Éditions du Seuil, mars 2000, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

J'ai vu Dieu en rêve, et il avait deux visages.
L'un était doux comme celui d'une mère,
et l'autre ressemblait au visage de Satan.

NAWAL EL SAADAWI, *La Chute de l'Imam*.

Avec beaucoup d'amour et de soin,
la toile tisse son araignée.

Origine africaine inconnue.

Algérie-Suède

mai-août 1993

PROLOGUE

Tout était silencieux en cette nuit où ils étaient venus pour accomplir leur mission sacrée.

Celui qui portait le nom de Farid et qui était le plus jeune des quatre hommes pensa après coup que même les chiens n'avaient fait aucun bruit. La nuit tiède enveloppait le petit groupe. Ils attendaient depuis la tombée du jour. La voiture qui les avait conduits depuis Alger et le lieu de rendez-vous de Dar Aziza était un vieux tacot. Ils avaient dû s'arrêter deux fois, d'abord pour réparer le pneu arrière gauche, qui avait crevé alors qu'ils n'étaient même pas à la moitié du voyage. Farid, qui n'avait jamais quitté la capitale, s'était assis à l'ombre d'un éboulis pour regarder le paysage. Le caoutchouc du pneu était usé et fissuré ; il s'était déchiré un peu au nord de Bou Saada. Il leur fallut un long moment pour dévisser les boulons et monter la nouvelle roue, et Farid comprit aux conciliabules des trois autres qu'ils seraient en retard et qu'ils n'auraient pas le temps de s'arrêter pour manger. Le voyage reprit. Peu avant El Qued, la voiture tomba en panne. Ils mirent plus d'une heure à localiser le problème et à réparer le moteur. Leur chef – un homme pâle et barbu d'une trentaine d'années, au regard de feu comme seul pouvait en avoir un élu du Prophète – invectivait à voix basse le chauffeur qui suait sous le capot brûlant. Farid ignorait le nom de leur chef. Pour des raisons de sécurité, il ignorait tout de lui – qui il était, et d'où il venait.

Il ne connaissait pas non plus le nom des deux autres.

Seul son propre nom lui était familier.

Ils avaient continué ; l'obscurité tombait déjà, et ils n'avaient que de l'eau à boire, rien à manger.

Lorsqu'ils arrivèrent enfin à El Qued, tout était calme. Ils s'arrêtèrent au cœur du labyrinthe de ruelles, non loin d'une place de marché. La voiture disparut dès qu'ils en furent descendus. Un cinquième homme se détacha de l'ombre et ils le suivirent dans la nuit.

Ce fut alors seulement, comme il se faufilait derrière les autres le long des ruelles étrangères, que Farid songea à ce qui allait bientôt se produire. Il effleura le couteau à la lame recourbée rangé dans son fourreau au fond d'une poche de son caftan.

C'était son frère, Rachid Ben Mehidi, qui lui avait parlé pour la première fois des étrangers. Ils savouraient les soirées tièdes sur le toit de la maison paternelle, en regardant les lumières scintillantes d'Alger. Farid savait que Rachid était activement engagé dans la lutte pour faire triompher la loi du Prophète. Tous les soirs, Rachid revenait sur la nécessité de chasser les étrangers du pays. Au début, Farid s'était senti flatté que son frère prenne le temps de discuter politique avec lui, même si ses propos ne lui paraissaient pas toujours très clairs. Plus tard, il comprit que Rachid avait une autre raison de lui sacrifier tout ce temps : il voulait que Farid participe au combat.

Ces conversations avaient eu lieu plus d'un an auparavant. À présent, Farid suivait les autres hommes vêtus de noir le long des ruelles obscures, dans l'air chaud et immobile, et il s'apprêtait à exaucer le vœu de Rachid. On allait chasser les étrangers, mais pas en les escortant vers les ports ou les aéroports. On allait les tuer. Ainsi, les autres réfléchiraient à deux fois avant de venir.

Ta mission est sacrée, lui répétait sans cesse Rachid. *Le Prophète sera content de toi. Tu auras un avenir radieux une fois que nous aurons transformé ce pays selon son désir.*

Farid effleura à nouveau le couteau dans sa poche. Il l'avait reçu de Rachid la veille au soir, lorsqu'ils s'étaient dit adieu sur le toit. Le couteau avait un beau manche en ivoire.

Ils s'arrêtèrent à la sortie de la ville, à un endroit où les rues convergeaient vers une place. Le ciel était limpide. Ils

se tenaient dans l'ombre d'une longue bâtisse passée à la chaux. Les stores étaient baissés sur la devanture des boutiques. En face se dressait une grande villa en pierre protégée par une haute grille. L'homme qui les avait guidés jusque-là disparut sans bruit. À nouveau ils n'étaient plus que quatre. Tout était parfaitement silencieux. Farid n'en revenait pas. À Alger, il ne régnait jamais un tel silence. Jamais, au cours des dix-neuf ans de sa vie, il ne s'était trouvé plongé dans un silence comparable.

On n'entend même pas les chiens, pensa-t-il. Pourtant, il doit y en avoir.

Quelques fenêtres étaient éclairées, dans la villa. Un autobus aux phares cassés passa en faisant beaucoup de bruit. Puis à nouveau le silence.

L'une des lumières s'éteignit. Farid fit un rapide calcul. Ils attendaient depuis une demi-heure environ. Il avait très faim, car il n'avait rien mangé depuis l'aube. Et ils avaient vidé leurs deux bouteilles d'eau. Mais il ne voulait pas en demander davantage. Le chef se serait mis en colère. Comment pouvait-il réclamer de l'eau alors qu'ils s'apprêtaient à accomplir une mission sacrée ?

Une autre lumière s'éteignit. Puis encore une. La villa était à présent plongée dans l'obscurité. Ils attendirent un peu. Puis, sur un signe du chef, ils traversèrent rapidement la rue. Un gardien âgé dormait près de la grille, un gros bâton dans les bras. Le chef lui donna un coup de pied. Le gardien se réveilla, et Farid vit le chef approcher un couteau de son visage et lui murmurer quelque chose à l'oreille. La rue était mal éclairée, mais Farid perçut la peur dans le regard du vieil homme lorsqu'il se leva et s'éloigna en boitant. La grille grinça à peine lorsqu'ils l'ouvrirent pour se glisser dans le jardin. L'air embaumait le jasmin, et une herbe aromatique que Farid reconnut, mais dont il ne se rappela pas le nom. Tout était encore très silencieux. Une plaque était fixée au mur à côté du grand portail de la maison. CONGRÉGATION DES SŒURS CHRÉTIENNES. Farid se demanda ce que cela voulait dire. Au même instant, il sentit une main sur son épaule et sursauta. C'était le chef, qui lui adressait la parole pour la première fois, à voix si basse que même la brise nocturne n'aurait pu l'entendre.

– Nous sommes quatre. Dans la maison aussi, il y a quatre personnes. Elles dorment dans des chambres séparées. Elles sont vieilles et n’opposeront pas de résistance.

Farid jeta un coup d’œil aux deux autres. Ils avaient quelques années de plus que lui. Soudain, Farid eut la certitude qu’ils avaient déjà participé à ce genre d’expédition. Il était le seul débutant. Pourtant, il n’éprouvait aucune inquiétude. Rachid ne lui avait-il pas assuré qu’il agissait au nom du Prophète ? Le chef le regarda comme s’il avait suivi ses pensées.

– Dans cette maison vivent quatre femmes, dit-il. Des étrangères qui ont refusé de quitter notre pays. Pour cette raison, elles ont choisi de mourir. En plus, elles sont chrétiennes.

Je vais tuer une femme, pensa Farid en un éclair. Rachid ne lui avait rien dit à ce sujet.

Cela ne pouvait signifier qu’une seule chose.

Ce n’était pas important. Cela ne faisait aucune différence.

Puis ils pénétrèrent dans la maison. La serrure de la porte d’entrée se laissa forcer sans difficulté avec la lame d’un couteau. Il faisait très chaud à l’intérieur ; l’air stagnait, complètement immobile. Ils allumèrent des lampes de poche et commencèrent à gravir le large escalier central. Le couloir du premier étage était éclairé par une unique ampoule nue. Devant eux, quatre portes fermées. Chacun avait tiré son couteau. Le chef indiqua les portes et hocha la tête. Farid savait qu’il ne fallait pas hésiter à présent. Rachid l’avait prévenu : tout devait se passer très vite. Éviter de regarder les yeux. Se concentrer sur le cou, puis trancher, d’un geste dur et précis.

Après coup, il ne se souvint pas de grand-chose. La femme allongée sous le drap avait les cheveux gris. Il l’avait vaguement aperçue, à la lumière pâle qui tombait de la rue. À l’instant où il avait tiré le drap d’un geste brusque, elle s’était réveillée. Mais elle n’avait pas eu le temps de crier ni de comprendre ce qui lui arrivait, car il lui avait aussitôt tranché la gorge, avant de reculer pour ne pas être aspergé de sang.

Puis il s'était détourné, il était ressorti dans le couloir. Toute l'opération avait duré moins d'une demi-minute. Il sentait les secondes s'égrener à l'intérieur de lui. Ils s'apprêtaient à redescendre lorsque l'un des hommes étouffa un cri. Le chef s'immobilisa, comme pris au dépourvu. Il y eut un bref conciliabule.

Il y avait encore une femme dans l'une des chambres. Une cinquième femme.

Elle n'aurait pas dû se trouver là. Elle n'était pas de la maison. Peut-être une visiteuse.

Mais elle aussi était étrangère. L'homme qui l'avait découverte en était certain.

Le chef entra dans la chambre. Derrière lui, Farid aperçut la femme recroquevillée. Son expression de terreur lui souleva le cœur. Dans l'autre lit gisait une morte. Le drap était inondé de sang.

Puis le chef tira son couteau et égorgea la cinquième femme.

Ils quittèrent la maison aussi discrètement qu'ils étaient venus. La voiture les attendait quelque part dans l'obscurité. À l'aube, ils étaient déjà loin d'El Qued et des cinq femmes assassinées.

C'était au mois de mai 1993.

*

La lettre arriva à Ystad le 19 août.

Voyant les timbres d'Algérie, elle comprit que c'était sa mère qui lui écrivait et décida d'attendre. Elle voulait la lire tranquillement. L'enveloppe était épaisse ; une longue lettre. Sa mère ne lui avait pas donné de nouvelles depuis plus de trois mois, et elle avait sûrement beaucoup de choses à lui raconter. Elle posa l'enveloppe sur la table du séjour en se demandant vaguement pourquoi sa mère avait tapé son nom et son adresse à la machine. La réponse devait se trouver dans la lettre. Peu avant minuit, elle ouvrit enfin la porte du balcon et s'installa sur la chaise longue qui disparaissait presque sous les pots de fleurs. C'était une belle nuit d'août, peut-être une des dernières nuits chaudes de l'année. L'au-

tomne était déjà là, invisible, attendant son heure. Elle ouvrit l'enveloppe et commença à lire.

Elle lut la lettre jusqu'au bout avant de fondre en larmes.

L'expéditeur était une femme. Ce n'était pas seulement l'élégance de l'écriture qui l'en persuadait. Quelque chose dans le choix des mots, dans la façon dont l'inconnue hésitait, repoussait le moment de lui communiquer, avec le plus de douceur possible, la terrible nouvelle.

Mais il n'y avait aucune douceur à attendre. Il y avait les faits. Rien d'autre.

L'auteur de la lettre s'appelait Françoise Bertrand et elle travaillait dans la police à Alger, même si son statut n'était pas clairement précisé. C'était en cette qualité qu'elle avait été mêlée aux événements qui s'étaient déroulés une nuit de mai dans la ville d'El Qued, au sud-ouest de la capitale.

Les circonstances étaient simples et terrifiantes. Quatre religieuses de nationalité française avaient été assassinées par des inconnus appartenant vraisemblablement à l'un des groupes intégristes résolus à chasser tous les étrangers du pays. Leur but ultime était de déstabiliser l'État jusqu'à ce qu'il s'effondre de lui-même, en profitant du chaos pour instaurer la loi islamique. Les quatre religieuses avaient été égorgées, et on n'avait retrouvé aucune trace des coupables.

Or, il y avait eu aussi une cinquième femme, une touriste suédoise dont le permis de séjour avait été renouvelé plusieurs fois et qui se trouvait par hasard en visite chez les religieuses la nuit où les inconnus étaient entrés avec leurs couteaux. Son passeport, découvert dans un sac à main, révélait qu'elle s'appelait Anna Ander, qu'elle était âgée de soixante-six ans et qu'elle bénéficiait d'un visa de touriste. On avait aussi trouvé un billet d'avion dont la date de retour n'était pas précisée. Dans la mesure où la mort des quatre religieuses était assez embarrassante en elle-même, et comme Anna Ander semblait voyager seule, les enquêteurs avaient décidé, suite à des pressions politiques, d'ignorer l'existence de cette cinquième femme. On avait inventé un accident de la route et on l'avait enterrée de façon anonyme. C'était là que Françoise Bertrand intervenait dans l'histoire.

J'ai été convoquée un matin dans le bureau de mon chef, écrivait-elle, *et j'ai reçu l'ordre de me rendre immédiatement à El Qued.* La femme était déjà enterrée à ce moment-là. La mission de Françoise Bertrand consistait à faire disparaître les dernières traces de sa présence chez les religieuses avant de détruire son passeport et autres objets susceptibles de lui appartenir.

Anna Ander n'aurait alors jamais séjourné en Algérie. Elle aurait cessé d'exister aux yeux des autorités algériennes. Elle aurait été rayée de tous les registres. Mais, à la villa, Françoise Bertrand avait retrouvé un sac à main oublié par les précédents enquêteurs, dans leur négligence. Le sac était caché derrière une armoire. Ou peut-être était-il tombé du haut de l'armoire, elle n'aurait su le dire. Il contenait des ébauches de lettres de la main d'Anna Ander, des lettres adressées à sa fille qui vivait dans une ville du nom d'Ystad, en Suède. Françoise Bertrand lui demandait pardon d'avoir lu ces documents à caractère privé. Elle avait fait appel à un artiste suédois alcoolique qu'elle connaissait à Alger : il avait traduit le contenu des lettres sans se douter de l'enjeu. Elle avait noté les traductions par écrit, et une image de la femme qu'était Anna Ander avait peu à peu émergé. Celle-ci s'ajoutait à la honte de ce qui était arrivé, et pas seulement parce qu'elle avait été brutalement assassinée en Algérie – ce pays blessé, déchiré, que Françoise aimait pourtant plus que tout. Elle tentait d'expliquer ce qui se passait là-bas et parlait aussi un peu d'elle-même. Son père, né en France, était venu très jeune avec ses parents en Algérie. Il y avait grandi, épousé une Algérienne, et Françoise, l'aînée de leurs enfants, s'était longtemps sentie partagée entre la France et l'Algérie. Mais elle n'avait plus de doute à présent. L'Algérie était sa patrie. C'était pourquoi les conflits qui déchiraient le pays la touchaient si douloureusement. C'était aussi pourquoi elle ne voulait pas s'humilier elle-même, et humilier davantage son pays en faisant disparaître cette femme, en maquillant grossièrement la vérité en un accident de la route inventé de toutes pièces et en allant jusqu'à nier qu'Anna Ander eût jamais séjourné en Algérie. Elle en avait perdu le sommeil, disait-elle. À la fin, elle

avait résolu d'écrire à la fille inconnue de la morte, et de lui dire la vérité. En agissant ainsi, elle trahissait son devoir de policier. Elle lui demandait de ne pas dévoiler son nom. *Je vous écris la vérité, concluait-elle. Peut-être ai-je tort de vous raconter ce qui s'est passé. Mais comment aurais-je pu agir autrement ? J'ai trouvé un sac à main contenant des lettres qu'une femme a écrites à sa fille. Je me contente de les expédier à leur destinataire et de décrire de quelle manière elles sont entrées en ma possession.*

Françoise Bertrand avait joint à son courrier les lettres inachevées.

Ainsi que le passeport d'Anna Ander.

Mais sa fille ne lut pas les lettres. Elle les déposa par terre, sur le balcon, et elle pleura longtemps. Au petit matin, elle se leva et alla à la cuisine. Elle resta longtemps assise à la table, immobile, la tête vide. Puis elle se mit à réfléchir. Soudain, tout était clair. Au fond, pendant toutes ces années, elle n'avait fait qu'attendre. Attendre quoi ? Maintenant, elle savait. Elle avait une mission. Le temps était venu de l'accomplir. Sa mère avait disparu. Une porte s'était ouverte, béante.

Elle alla dans la chambre à coucher et prit le carton caché sous le lit, celui qui contenait les bouts de papier découpés aux ciseaux et le gros registre. Elle étala les papiers sur la table de la cuisine. Il y en avait quarante-trois, elle le savait. L'un d'entre eux portait une croix noire. Elle les déplia un à un.

Le vingt-septième était le bon. Elle ouvrit le registre, suivit du doigt la colonne de noms et s'arrêta au vingt-septième. Elle considéra le nom qu'elle y avait écrit de sa propre main et vit lentement apparaître un visage.

Puis elle referma le registre et rangea les bouts de papier dans la boîte.

Sa mère était morte.

Il n'y avait plus de place pour le doute. Et il n'y avait plus de retour possible.

Elle se donnait un an. Pour porter le deuil, et pour se préparer. Mais pas davantage.

Elle ressortit sur le balcon et fuma une cigarette en contem-

plant la ville qui se réveillait. Des nuages chargés d'averse arrivaient de la mer.

Peu après sept heures, elle alla se coucher.

On était au matin du 20 août 1993.

– C'est peut-être autre chose, dit Wallander.

Nyberg disparut avec la bande. Les autres s'attardèrent dans le bureau de Wallander, appuyés à la table ou contre les murs.

– Trois choses comptent à partir de maintenant, dit Wallander. Nous devons nous concentrer. Laisser provisoirement de côté certaines données de l'enquête. Il faut continuer à reconstituer la vie de Katarina Taxell. Son passé, ses amis, ses déplacements, etc. Qui est-elle ? autrement dit. C'est la première question. Qui nous conduit à la deuxième : chez qui est-elle ?

Il marqua une pause avant de poursuivre.

– Nous attendrons le retour de Hansson. Mais je pense que notre troisième tâche sera de commencer à creuser, chez Holger Eriksson.

Personne n'avait d'objection à faire. Ils se séparèrent. Wallander comptait se rendre à Lund en emmenant Ann-Britt Höglund. On était déjà en fin d'après-midi.

– Tu as quelqu'un pour garder les enfants ? demanda-t-il lorsqu'ils se retrouvèrent seuls.

– Oui. J'ai de la chance, ma voisine a besoin d'argent en ce moment.

– Comment te débrouilles-tu financièrement ? Ton salaire n'est pas très élevé...

– Très mal. Mais mon mari gagne bien sa vie. C'est ça qui nous sauve. Ça fait de nous une famille privilégiée.

Wallander appela Birch pour le prévenir de leur arrivée. Il demanda à Ann-Britt Höglund s'ils pouvaient prendre sa voiture à elle. Il ne faisait plus confiance à la sienne. Malgré la réparation qui avait coûté une fortune.

Le paysage disparut peu à peu dans le crépuscule. Un vent froid soufflait sur les champs.

– Nous commençons par rendre visite à la mère de Katarina Taxell, dit Wallander. Puis nous retournons à l'appartement.

– Que penses-tu trouver ? Tu as déjà fouillé cet appartement. Et tu n'as pas l'habitude de faire les choses à moitié.

– Rien de neuf, peut-être. Mais éventuellement un lien entre deux détails que je n'aurais pas découvert auparavant.

Elle conduisait vite.

– Est-ce que tu démarres sur les chapeaux de roues ? dit soudain Wallander.

Elle lui jeta un coup d'œil.

– Ça arrive. Pourquoi ?

– Parce que je me demande si c'était une femme au volant de la Golf rouge. Qui est venue chercher Katarina Taxell.

– N'en sommes-nous pas tout à fait sûrs ?

– Non, fit Wallander avec force. Nous n'en sommes pas tout à fait sûrs. Nous ne sommes tout à fait sûrs de rien.

Il regardait par la vitre. Ils venaient de dépasser le château de Marsvinsholm.

– Autre chose que nous ne savons pas avec certitude, dit-il après un silence. Mais dont je suis de plus en plus persuadé.

– Quoi ?

– Elle est seule. Il n'y a pas d'homme à ses côtés. Il n'y a personne. Nous ne cherchons pas quelqu'un qui pourrait nous conduire à quelqu'un d'autre. Il n'y a pas d'arrière-plan. Derrière elle, il n'y a que du vide. C'est elle. Personne d'autre.

– Ce serait elle qui aurait commis les meurtres ? Qui aurait dressé le piège hérissé de pieux ? Étranglé Runfeldt après l'avoir retenu prisonnier ? Jeté Blomberg à l'eau, vivant, dans un sac ?

Wallander répondit par une autre question.

– Tu te rappelles qu'au début de l'enquête nous parlions déjà du langage du meurtrier ? Du fait qu'il ou elle voulait nous raconter quelque chose ? De l'aspect démonstratif de ses méthodes ?

Elle s'en souvenait.

– Ce qui me frappe maintenant, c'est que nous avons vu juste dès le début. Mais nous l'avons mal interprété.

– En pensant que ce comportement ne pouvait s'appliquer qu'à un homme ?

– Peut-être pas le comportement en lui-même. Mais ses actes nous ont tout de suite évoqué des hommes brutaux.

– Nous aurions dû alors penser aux victimes. Puisque c'étaient des hommes brutaux...